

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, **PhiloCité** diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. **PhiloCité** propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

# Intime, trop intime

Désormais, nous sommes entrés dans une société de l'intimité, où chacun se définit davantage par sa vie affective que par ses actes.

L'intimité est une valeur importante de notre société. De la même façon qu'il y a une histoire des grands hommes et des grandes guerres, il y a une histoire des valeurs. Que le roi de France ait pu recevoir ses ministres en audience sur le pot au 17<sup>e</sup> siècle – origine de notre ordinaire question « *Comment allez-vous aujourd'hui ?* » – ou qu'on ait classiquement dû assister à la nuit de noces d'un jeune couple pour vérifier la consommation effective du mariage au 19<sup>e</sup> siècle en Allemagne indiquent sans doute l'évolution de la place accordée à l'intimité au cours du temps.

## Petite histoire de l'intimité

S'il fallait tracer à très gros traits cette histoire, on pourrait lier l'avènement de l'intime au déclin des religions et des valeurs communes qu'elles véhiculaient. La Patrie, par exemple, n'est plus aujourd'hui une valeur sacrée : on n'y sacrifierait plus facilement sa vie – le « sacré » étant précisément ce pour quoi on est prêt à « sacrifier » sa vie. On la donnerait plus facilement pour ses proches, et par excellence ses enfants. L'amour, qui est certainement aussi vieux que les hommes, n'est ainsi devenu un principe organisateur de nos vies et une valeur de nos sociétés que depuis peu. Ferry parle d'une « *révolution de l'amour* » au 20<sup>e</sup> siècle.

Le sociologue Anthony Giddens souligne le rôle central des femmes dans cette révolution. « *En jouant, tout au long de la modernité, un rôle authentiquement révolutionnaire en matière émotionnelle, les femmes ont rendu possible une extension du domaine de l'intimité* » (*Les transformations de l'intimité*, p. 163). Leur exigence d'une constante proximité

**« Intimité : ce mot évoque la chaleur, la confiance, l'expression ouverte des sentiments. Nous tentons de faire de l'existence privée, de l'intimité avec nous-mêmes et finalement avec tous une fin en soi »**

**Richard Sennett,**  
*Les tyrannies de l'intimité, p. 12*

émotionnelle, d'une communication psychologique et d'une fusion des âmes auraient modifié non seulement les rapports de couple, mais aussi les rapports à soi dans la mesure où cette forme d'amour présuppose une capacité à s'interroger soi-même : « *Quels sont les sentiments que j'éprouve pour l'autre ? Quels sont ses sentiments envers moi ? Nos sentiments réciproques sont-ils suffisants pour cohabiter, avoir des enfants ?* »

## **Les hommes et l'intime : un divorce consommé ?**

De l'amour à l'avènement de l'intimité, il y avait plus d'un pas. Un gouffre peut-être ? Du moins pour les hommes.

Le cliché (confirmé par quelques études américaines) veut que les hommes expriment plus difficilement que les femmes leurs sentiments, qu'ils soient davantage déconnectés de leurs émotions. Goldberg y voit plutôt l'expression d'un paradoxe et d'une injustice : alors que les femmes ont activement recherché des hommes ne perdant jamais le contrôle d'eux-mêmes, entièrement dévoués au monde du travail, elles ont fini par être exaspérées par ces caractéristiques viriles qu'elles avaient admirées. Dans le fond, il y a une contradiction entre le modèle de l'amour romantique qui a fait des femmes les porteuses d'une révolution de l'amour et leur exigence d'intimité avec les hommes.

L'amour romantique a heureusement laissé place à une autre forme d'amour plus en vogue, que Giddens appelle l'amour « convergent ». Cet amour représente le véritable avènement de l'intimité et s'oppose sur ce point à l'amour romantique. Celui-ci est asymétrique : porté par la quête d'une figure masculine autoritaire et « virile », il comporte une protestation implicite contre la complicité.

Dans ce modèle, les hommes n'ont pas à aimer les femmes et les enfants en qualité d'égaux, dans des relations d'intimité, mais à leur offrir leur amour et leurs soins pour pallier leur faiblesse et leur dépendance. L'amour convergent présuppose au contraire l'égalité stricte en termes de donation et de réception émotionnelle ; plus il en va ainsi, plus le lien amoureux se rapproche du paradigme de la relation pure et met en son cœur la notion d'authenticité.

Ici, l'amour se développe de façon exactement parallèle à l'intimité ; il ne peut s'épanouir que quand chacun des deux partenaires est disposé à révéler ses préoccupations ainsi

que ses besoins propres à l'autre et à être du même coup plus vulnérable, s'opposant ainsi à l'ethos de l'amour romantique où l'homme désirable est représenté comme froid et inaccessible. L'amour convergent fait apparaître cette froideur comme une pure et simple façade, et souligne au contraire la vulnérabilité émotionnelle des hommes.

En 1952, Eisenhower demande à Nixon d'être son colistier à l'élection présidentielle ; celui-ci accepte. Pendant la campagne, un scandale éclate : des allégations suggèrent que Nixon aurait manipulé des fonds secrets. Sur le point d'être écarté par Eisenhower, Nixon se présente à la télévision. Plutôt que de parler des faits, il parle de sa famille, de ses intentions, de ses motivations personnelles, de son chiot labrador nommé Checkers, qu'ont adopté ses deux filles Julie et Tricia. Il se met à pleurer (pas trop longtemps, pour ne pas donner l'impression non plus de perdre le contrôle), mais suffisamment pour montrer qu'il est sincère dans ses sentiments, crédible, authentique, humain.

## **« L'affaire Checkers » : la place de l'intimité en politique**

Dans une sorte de confession privée devant 60 millions de spectateurs, il montre à tous qu'il est un brave homme et qu'il vaut mieux oublier l'argent. Et tout le monde oublie. Le discours de défense est un triomphe ; le standard téléphonique est surchargé d'appels soutenant Nixon et le duo l'emporte à la présidentielle pour ce mandat et le suivant en 1956. Que tirer de cette histoire ? L'idée qu'en matière de politique comme en matière d'amour, nous prêtons maintenant tous davantage d'attention aux qualités humaines qu'aux gestes et aux faits. Peu importe les actes mauvais, s'ils sont posés par des personnes bonnes. Il en est d'ailleurs de même de notre système judiciaire, qui ne considère jamais les actes commis indépendamment de la personnalité, de la vie, des histoires passées et des espoirs de celui qui est suspecté les avoir accomplis. On veut principalement comprendre « quel genre de personne » permet que les « faits arrivent » et explique qu'ils arrivent comme ceci et pas autrement. La confession semble être devenue le principal mode de rapport social ; elle touche tous les secteurs, de la famille au travail, de la politique au monde judiciaire (l'aveu est par exemple devenu la reine des preuves en droit

– ce qu'il n'était pas avant le 19<sup>e</sup> siècle). On se livre à son psy, son médecin, son avocat, ses amis, ses amours, ses enfants, ses collègues parfois ; on se livre sur Facebook, sur un blog, un forum, une émission « vérité » ou par papotages via MSN. On juge de la qualité relationnelle à la possibilité de se confier. Et de l'intérêt d'une personne à la qualité de la relation qu'on entretient avec elle.

Nous sommes dans une société de l'intimité, où chacun se définit davantage par sa vie affective que par ses actes ; où la vie collective est elle aussi définie par le partage des émotions plus que par des activités communes.

## **De l'intérêt de jouer un rôle**

Sans doute considérons-nous qu'il s'agit là d'une humanisation de notre système politique et judiciaire, et de nos relations sociales, comme nous avons considéré que l'amour convergent était un progrès. Et sans doute sommes-nous fiers de nos valeurs, au premier rang desquelles nous plaçons l'intimité et l'authenticité.

Pourtant, ne peut-on considérer qu'il est gênant de juger un individu plutôt qu'un acte ? Nous courons en tout cas ce faisant le risque d'essentialiser l'homme par son crime (ou éventuellement par sa touchante confession publique). C'est ainsi qu'une nouvelle catégorie d'individus est apparue au 19<sup>e</sup> siècle, les « délinquants », ainsi qu'une nouvelle science portant sur cette catégorie, la criminologie, au moment où l'on a cessé de considérer l'acte criminel pour s'intéresser aux personnes et à leur psychologie.

Nous souffrons parfois nous aussi de cette essentialisation, qui est le pendant négatif de la valorisation de l'authenticité. Lorsque nous sommes évalués par exemple. Il serait tellement plus simple que ce soit tel acte posé dans telle situation qui soit évalué, et non nous, notre personnalité. Tellement plus juste aussi. Car nous ne sommes pas un et toujours identique à nous-mêmes quelles que soient les circonstances : nous adoptons certains rôles dans certains groupes ou dans certaines situations. Ainsi, à côté des moments d'authenticité, il est peut-être utile de laisser une place volontaire et consciente aux moments où il est nécessaire de jouer un rôle, auquel on gagne à ne pas s'identifier. – **Gaëlle Jeanmart**

**philocité®**